

## Une biennale, une triennale

Serge Fisette

---

Number 65, Fall 2003

La conquête de l'espace  
The Conquest of Space

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9081ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

### ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Fisette, S. (2003). Une biennale, une triennale. *Espace Sculpture*, (65), 5–10.



## Une BIENNALE, une TRIENNALE...

SERGE FISETTE

On assistait, le printemps dernier, à la seconde édition de deux événements en arts visuels : la *Manif d'art 2*, à Québec, et *L'Art qui fait Boum!*, à Montréal. Des manifestations qu'on qualifiera « d'envergure », notamment par le nombre d'artistes participants et par la multitude d'activités périphériques s'y rattachant : colloque, table ronde, soirée-causerie, film, stage, musique, rencontre avec les artistes, visite commentée, vernissage pour les familles, performance, atelier de création, encan

PIERRE ARDOUVIN,  
*Holidays*, 1999.  
Voiture brûlée, pont tournant, système lumineux, bande son. Dimensions variables. Photo : Stéphane Lalonde.

bénéfice, etc. Des manifestations dont il faut saluer la promesse tenue de la récurrence — puisque l'on sait que d'autres événements du genre, jadis annoncés comme des biennales par certaines institutions, n'ont connu qu'un

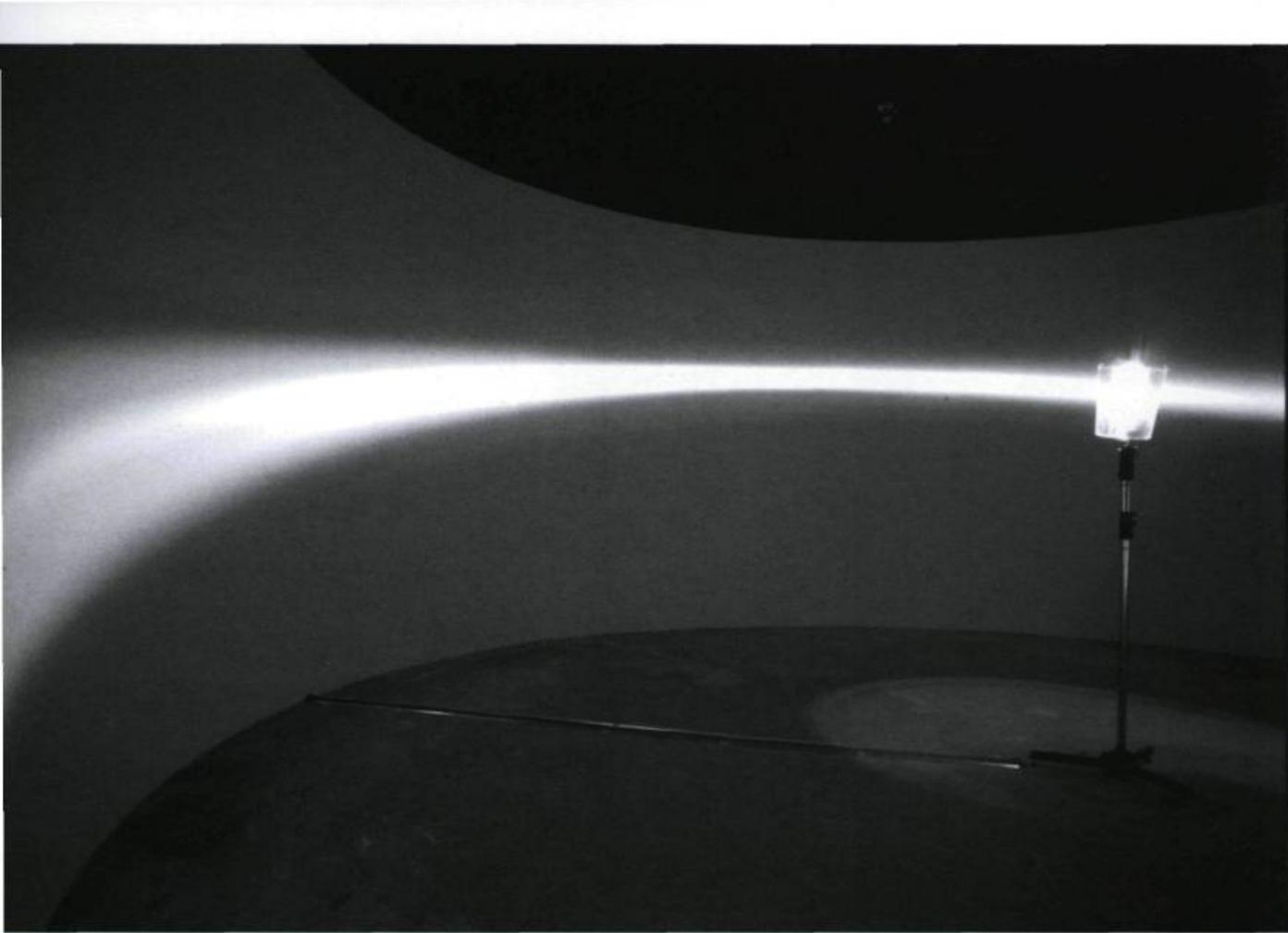
premier coup d'envoi sans suite. Des manifestations dont on saluera également le dynamisme, surtout lorsque l'on considère les moyens financiers en jeu, comme quoi le fait de disposer de montants beaucoup plus importants ne s'avère pas nécessairement un gage de réussite, tel qu'on a pu le vérifier çà et là ces dernières années. Certes, il n'est pas question ici de faire l'apologie de la modestie, mais simplement de constater à quel point l'imagination et la créativité peuvent parfois suppléer « magnifiquement » à des ressources financières limitées ! Autre constat à souligner : on note que plusieurs de ces événements majeurs qui ont vu le jour ces derniers temps sont mis sur pied, non par des institutions publiques, tel qu'on pourrait s'y attendre, mais par des organismes « privés ». Des organismes nouvellement constitués à la tête desquels, le plus souvent, on retrouve une équipe de

direction animée d'une « vision » et d'une foi inébranlable, auxquelles s'ajoutent des qualités comme l'audace, le courage, la vigueur, voire l'entêtement et l'opiniâtreté.

Ce sont assurément de pareilles qualités qu'il convient de prêter à Bernard Lamarche<sup>1</sup>, le commissaire invité de la *Manif d'art 2*, lui dont la « spécialité » concerne avant tout le journalisme et la critique d'art. Sans doute Lamarche aime-t-il relever des défis et prendre des risques, comme en témoigne son acceptation d'assumer la responsabilité d'un tel poste (un poste que plusieurs « vrais » commissaires lui ont sûrement envié — entendre par « vrais » ceux dont c'est le métier, la spécialisation). Si ce phénomène de décloisonnement peut surprendre au premier chef, force est de reconnaître qu'il s'inscrit dans une pratique de plus en plus courante où des artistes se transforment en commissaires, où des théoriciens se font « aussi » praticiens, alors que des critiques d'art et des commissaires deviennent parfois des artistes<sup>2</sup>. Un cumul de rôles, de tâches et de fonctions qui rappelle les démarches pluridisciplinaires et interdisciplinaires de plusieurs artistes actuels — on est loin de la pureté et de l'autoréférentialité de l'art des années soixante-dix prônées par un Clement Greenberg, et nul doute que ce dernier n'en finit pas depuis lors de se retourner dans sa tombe !

Pour Bernard Lamarche, il s'agissait là d'une seconde expérience de « commissariat », la première s'étant tenue à la galerie de l'UQÀM en 1998. Intitulée *Machines*, l'exposition présentait les œuvres de quatre artistes — et une œuvre signée par le commissaire lui-même ! À Québec, la tâche s'avérait toutefois plus ambitieuse car les deux expositions dont il avait la charge réunissaient plus de trente artistes : l'une regroupait « des artistes de renom en provenance du Québec, du Canada, des États-Unis et de l'Europe », tandis que l'autre proposait « une sélection d'œuvres de jeunes artistes de la relève québécoise<sup>3</sup> ». Des expositions placées sous le thème de « Bonheur et simulacres »,





OLAFUR ELIASSON, *360 degree expectation*, 2000. Lampe de phare sur pied, moteur. Dimensions variables. Avec l'aimable autorisation de la Collection privée Tanya Bonakdar, New York. Photo : Stéphane Lalonde.

JEAN-PHILIPPE ROY, *Le Monument*, 2003. Bois, plâtre. 275 x 184 x 51 cm. Photo : Stéphane Lalonde.

une thématique surprenante de prime abord, surtout lorsqu'on considère l'état général du monde actuel, davantage secoué par les menaces, les crises et les conflits, que porté vers la joie de vivre et l'allégresse — à cet égard, peut-être faut-il revenir à certaines théories de l'art d'autrefois qui envisageaient les artistes comme des visionnaires, des précurseurs en avance sur leur époque. Dans une telle optique, le thème retenu laisserait présager que surviendront bientôt des... lendemains qui chantent, que les œuvres des artistes de la *Manif d'art* en sont la preuve, constituant déjà des signes avant-coureurs indéniables de ces jours meilleurs à venir !

Il est toujours permis de rêver ! Permis aussi de s'adonner au bonheur — et à ses leurres —, malgré une conjoncture sociale et politique pas très favorable, peut-être à cause d'elle précisément. Et c'est là, sans doute, la belle réussite de cette biennale d'avoir permis aux spectateurs de vivre, le temps d'une visite (et plus, sans doute), une réelle expérience du... bonheur ! Que ce soit d'une œuvre à l'autre en parcourant l'exposition centrale à l'Espace GM Développement, ou d'un lieu d'intervention à l'autre — l'église Saint-Roch, le complexe Méduse, La Chambre blanche, la galerie du Centre Materia ou la Bibliothèque Gabrielle-Roy, pour n'en citer que quelques-uns —, on allait de surprises en découvertes dans un parcours aventureux, aménagé de manière efficace et ponctué de quelques œuvres franchement spectaculaires. La chose n'est pas fréquente dans ce type

d'expositions de groupe où l'on trouve habituellement des pièces plus faibles, décevantes, conférant à la manifestation un sentiment d'inégalité qui amène à tempérer les ardeurs. Rien de cela ici, les œuvres, chacune à leur façon, déployaient une énergie et une forte présence au sein de l'un des trois vecteurs articulant la thématique : la critique du bonheur, l'idée du « bonheur d'expression » et, finalement, le bonheur vu comme un événement fortuit favorable<sup>4</sup>.

Ce sont ce plaisir et ce bonheur qu'on tentera ici de retrouver — et de perpétuer — en signalant quelques œuvres. Tâche ingrate s'il en est, puisqu'on ne pourra revenir que sur une infime partie du corpus — notamment celui de la sculpture et de l'installation, *Espace* oblige. Cette limite étant posée, on débutera la visite avec l'installation d'Olafur Eliasson, une œuvre saisissante réalisée avec une rare économie de moyens : une lampe montée sur un moteur giratoire dans une pièce circulaire provoque un tracé de lumière en mouvement incessant qui déstabilise notre perception et notre présence dans l'espace, « comme si on regardait au loin une ligne d'horizon instable, à partir du pont d'un navire ».

Même vertige dans l'installation de Claire Savoie, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, où une pièce est traversée en tous sens par un réseau complexe et infini de fils de nylon tendus qui, en même temps, mesure et « démesure » complètement l'espace. Encore là,



l'artiste a utilisé un minimum de moyens et les a exploités avec efficacité et brio, déjouant nos sens et sensations, annulant le lieu et l'euphorisant tout à la fois. Debout à l'entrée de la pièce ainsi « reformulée », on se croirait devant une gigantesque anamorphose dont on chercherait, en vain, le point de vue idéal qui permettrait de reconstituer la réalité insaisissable du lieu.

*Cumulous*, de Karilee Fuglem, joue dans le même registre d'investir et de bouleverser un lieu. Un lieu dans lequel on entre, cette fois, la tête enveloppée dans les nuages — en fait, une multitude de sacs de plastique gonflés d'air et suspendus au plafond. Expérience sensorielle et tactile, « atmosphérique » dira-t-on, au contact d'une œuvre des plus réussies, élaborée, comme chaque fois chez Fuglem, avec des

« matériaux d'une pauvreté pour ainsi dire absolue »<sup>5</sup>.

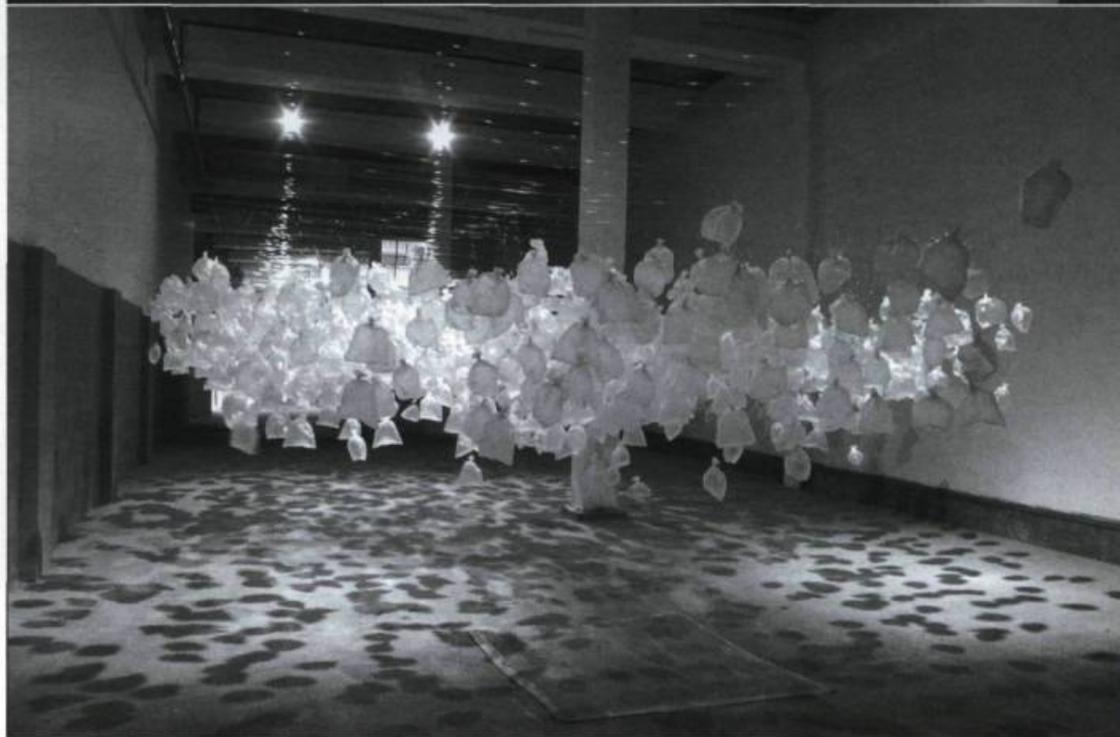
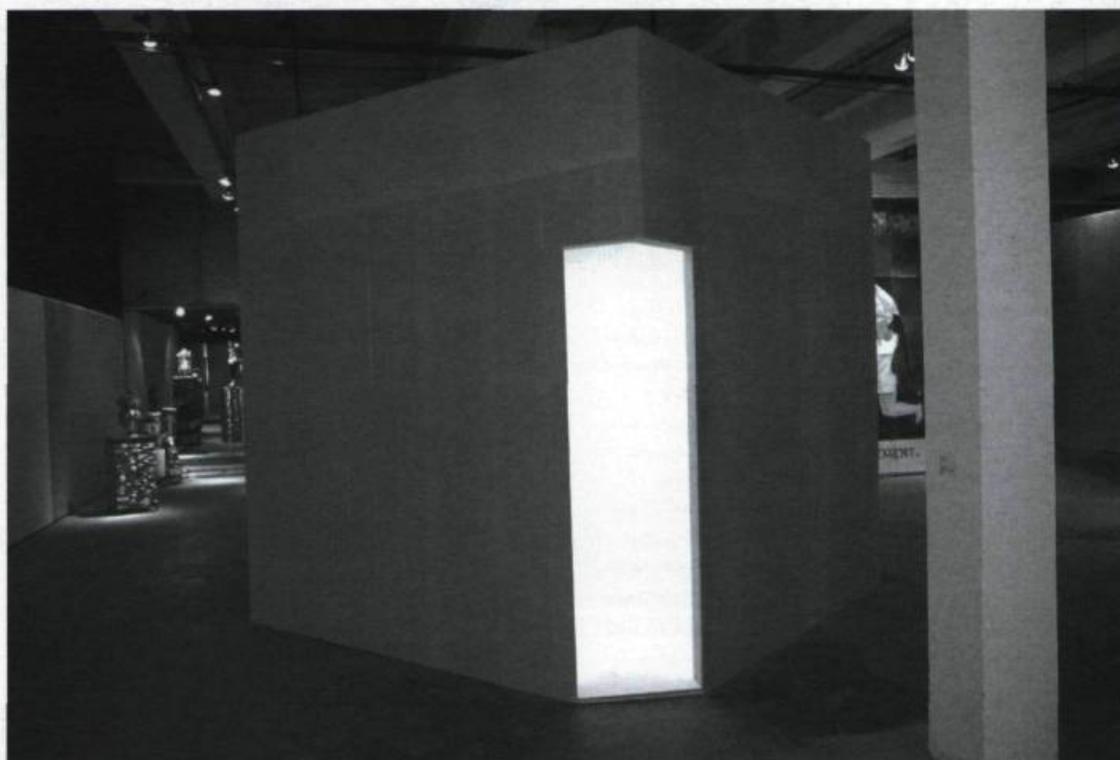
C'est à une même pauvreté du matériau qu'on est d'abord confronté en abordant l'œuvre de Yannick Pouliot, intitulée *Le Courtisan* : une sorte de tour carrée, très haute, grossièrement édifiée en contre-plaqué. Subterfuge efficace, chez Pouliot, qui décuple la surprise lorsqu'on pénètre à l'intérieur du « caisson » et qu'on se retrouve en plein château de Versailles, dans une salle ornée de boiseries ouvragées, éclairée par un immense lustre suspendu au plafond, tandis que résonne une musique baroque du genre « souper du roi ». Encore là, l'effet est saisissant et c'est tout sourire qu'on voit sortir les visiteurs, les uns après les autres, heureux de s'être fait prendre à pareil piège, d'avoir expérimenté cette... machine à

voyager dans le temps.

Et que dire du *Monument* de Jean-Philippe Roy qui, empruntant à l'architecture antique, élève, avec humour, un arc de triomphe à la quotidienneté et au banal ? De *Les petites soifs*, du duo Paryse Martin et Frédéric Caron, qui étale une série d'objets luxuriants et surchargés ? De la voiture carbonisée de Pierre Ardouvin, *Holidays*, tournant sur elle-même dans un fracas de lumière et de musique ? Ou de ces tapis faits main de Rodolphe Huguet qui montrent des squelettes se livrant à des ébats érotiques ? Toutes œuvres ingénieuses et achevées, jouant de l'ironie et du paradoxe, suscitant l'étonnement, sachant interpeller le visiteur et le rendre complice des divers enjeux mis en œuvre et en scène par les artistes<sup>6</sup>.

CLAIRE SAVOIE, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, 2000.  
Installation. 3,7 x 3,6 x 3,6 m. Photo : Stéphane Lalonde.

KARILEE FUGLEM, *Cumulous*, 2000. Sacs de plastique, fil de nylon et de fer.  
Dimensions variables. Photo : Stéphane Lalonde.





PARYSE MARTIN,  
FRÉDÉRIC CARON,  
*Les petites soifs*, 2003.  
Installation.  
Dimensions variables.  
Photo : Stéphane  
Lalonde.

#### L'ART QUI FAIT... ?

*L'Art qui fait Boum!* se présente comme la Triennale de la relève québécoise en art avec l'objectif de « sensibiliser le grand public à l'art contemporain et de promouvoir la jeune relève québécoise<sup>7</sup> ». Placé cette année sous le thème « Œuvres à sensation », l'événement regroupait trente-six projets « sélectionnés parmi une diversité de manifestations allant de l'installation à la performance en passant par l'art public, jusqu'au nouveau volet cinéma consacré au court métrage<sup>8</sup> », sans oublier la création du *Magazine artistique* qui regroupera des textes critiques rédigés par des élèves du troisième cycle du primaire.

En choisissant un titre comme *L'Art qui fait Boum!*, les organisateurs entendent conférer à l'événement un caractère résolument « explosif », comme en témoignent les propos du Directeur artistique, Sébastien Martin : « Vous risquez fort de vivre ici une expérience qui vous marquera longtemps. Autant vous le dire d'emblée. En fait, il est même certain que vous porterez ceci en vous pour toujours<sup>9</sup>. »

Un pareil commentaire suscite de bien grandes attentes. En y regardant de plus près, cependant, force est de constater que la manifestation n'avait pas le côté fracassant annoncé. Certes, on louera plusieurs aspects de cette deuxième édition, entre autres les volets art public et court métrage, l'organisation générale efficace, les collaborations fructueuses avec de nombreux partenaires (L'Espace Vox, le SuperClub Vidéotron, le cinéma Beaubien, le réseau ARTV, la station

MusiquePlus, etc.). Mais toutes ces initiatives — louables, sans doute — n'arrivaient pas à nous faire oublier une certaine faiblesse dans ce qui constitue le cœur même de l'événement : l'exposition au Marché Bonsecours. Une exposition non pas mauvaise en soi, mais plutôt mal présentée, de sorte qu'on ne parvenait pas à apprécier à sa juste valeur le travail des artistes. Au manque d'espace évident qui nuisait à la lecture et à l'appréciation des œuvres s'ajoutait une mise en situation plutôt conventionnelle qui contrastait avec la prétendue dimension explosive de l'événement. Est-ce la meilleure façon de présenter des artistes de la relève que de les cloisonner ainsi dans une succession de cubicules ? Ne conviendrait-il pas mieux de penser à une présentation plus éclatée et plus dynamique, dans un espace mieux adapté et plus vaste ? Le fait de multiplier les manifestations parallèles ne finit-il pas par drainer beaucoup d'énergie et, par là, nuire à l'élaboration de l'exposition elle-même qui, somme toute, reste au centre de la triennale ?

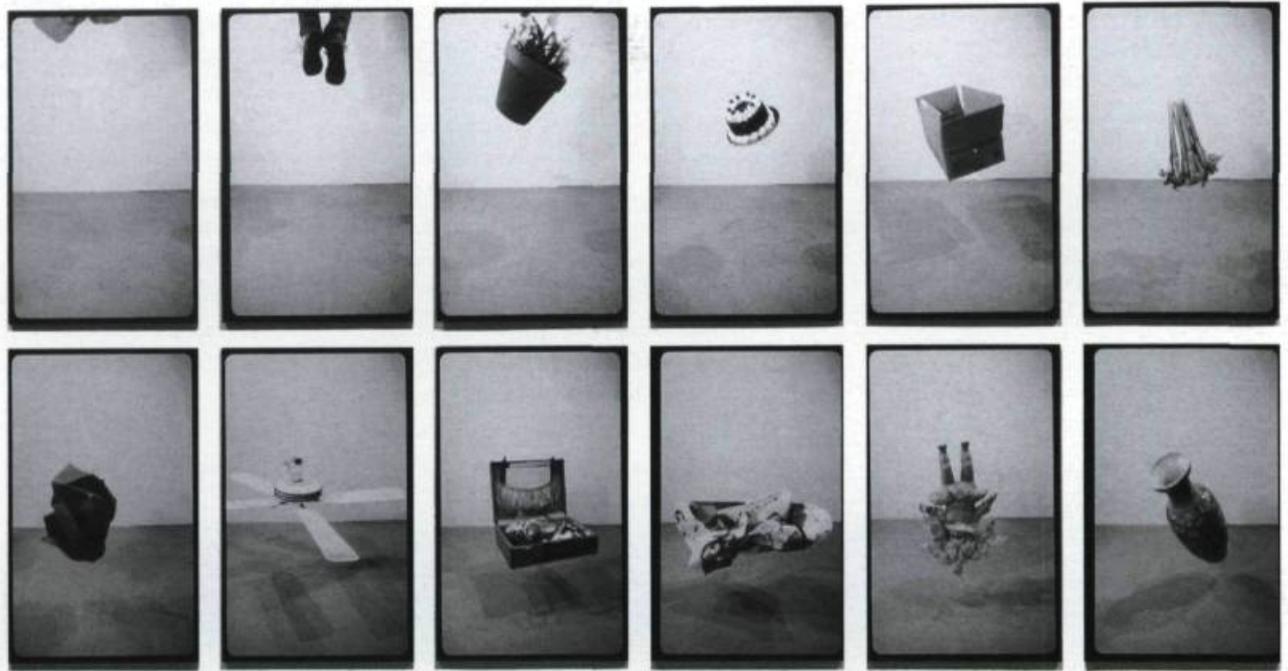
Ces questions étant posées, on soulignera ici le travail de Natasha Niederstrass qui, avec *Trois lieux* — une chambre à coucher à la fois banale et étrange —, nous amène à revoir notre rapport souvent trop convenu à la réalité environnante ; l'installation extérieure *Lignes cachées/Hidden lines*, conçue par Espace drar (Patricia Lussier et Anna Radice), évoquant la notion d'arbre et de paysage. « Nous voulons surprendre les gens, affirment les deux artistes, par une mise en scène d'éléments manipulés et travestis de leur sens premier afin d'obtenir les espaces stimulants,

durables et sans effets secondaires<sup>10</sup>. »

Signalons également l'intervention *in situ* de Catherine Bodmer, *Bounce*, où de minuscules orifices répartis çà et là dans les murs laissent échapper de la vapeur qui se transforme bientôt en multiples gouttelettes au sol. Notons enfin que le prix du public Graff a été attribué à Gwenaël Bélanger pour *Chutes (miroir)*, *Chutes (objets)*, et que le grand prix Fasken Martineau (en arts visuels) a été décerné à Rachel Echenberg pour *Blanket* (avec une mention à Gwenaël Bélanger).

Par leur ampleur, des événements comme *L'Art qui fait Boum!* et la *Manif d'art* ont des répercussions qui dépassent largement le milieu des arts visuels. En plus d'intégrer des théoriciens et des créateurs d'autres champs disciplinaires, ils ont un impact certain sur la collectivité, tant aux plans économique, touristique et culturel, qu'à celui des échanges réciproques qu'ils suscitent, comme le révèlent les divers commentaires officiels. Dans le *Message du Conseil des arts de Montréal*, le Président, Maurice Forget, signale que : « Séparée de la Révolution tranquille par une génération qui a, jusqu'à présent, occupé tout l'espace, les jeunes qui ont aujourd'hui 20, 25 et 30 ans sont bien déterminés à se tailler, à leur tour, une place dans la société actuelle<sup>11</sup>. » Dans le *Mot de la députée de Québec*, Christiane Gagnon, pour sa part, note que la *Manif d'art* constitue une importante contribution « à la revitalisation déjà bien amorcée du quartier Saint-Roch<sup>12</sup>. »

« Que l'artiste soit peintre, photographe, performeur ou cinéaste, écrit Xuân-Huy Nguyen, Directeur général de *L'Art qui fait*

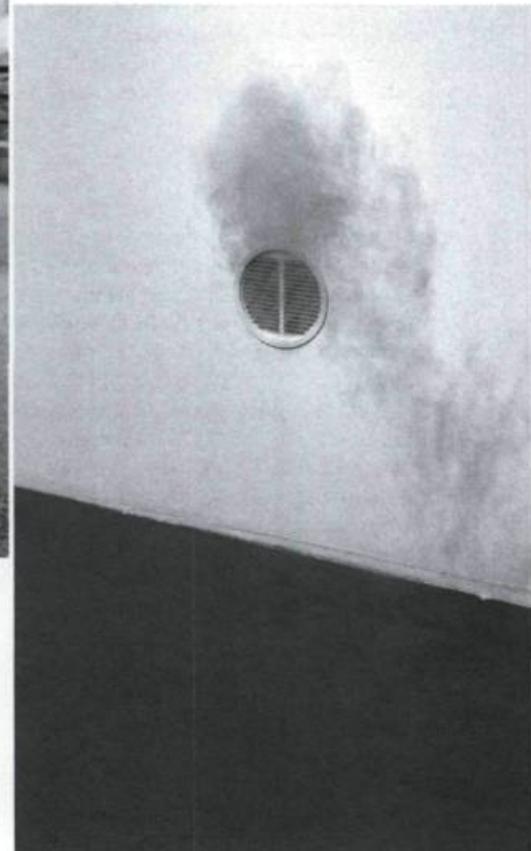


GWENAËL BÉLANGER,  
*Chutes (miroir), Chutes  
 (objets), 2003.*  
 Photographie.  
 Photo : Guy L'Heureux.



ESPACE DRAR (PATRICIA  
 LUSSIER et ANNA  
 RADICE), *Lignes  
 cachées/Hidden lines,*  
 2003. Installation.  
 Photo : Guy L'Heureux.

CATHERINE BODMER,  
*Bounce, 2003.*  
 Installation.  
 Photo : Guy L'Heureux.



*Boum !*, il est d'abord un être humain dont le désir est de témoigner et d'exprimer sa vision du monde dans lequel il vit. »

« L'énergie et la passion déployées par chacun, précisent Claude Bélanger et Lucie Lefebvre, respectivement Directeur général et artistique, et Présidente du conseil d'administration de la *Manif d'art*, donnent lieu à la création d'espaces de liberté si nécessaires aujourd'hui. » ←

*Manif d'Art 2*

Manifestation internationale d'art de Québec

1<sup>er</sup> - 31 mai 2003

Québec

*L'Art qui fait Boum !*

Triennale de la Relève québécoise en art

16 avril - 8 juin 2003

Marché Bonsecours, Montréal

NOTES

1. En plus d'œuvrer comme commissaire, Bernard Lamarche a siégé sur le comité de sélection et travaillé sur le design des expositions.
2. Le phénomène n'est pas nouveau et certains se souviendront que René Payant avait « commis » une œuvre lors d'une exposition collective à la (défunte) galerie 13, dans les années quatre-vingt. En outre, parmi ces théoriciens/praticiens les plus connus, on citera l'exemple d'Alain Laframboise, celui de Claude-Maurice Gagnon, ou celui de Sylvette Babin qui pratique l'écriture et les arts visuels, à la fois qu'elle œuvre à titre de directrice de magazine.
3. Claude Bélanger, Lucie Lefebvre, « Mot du Directeur général et artistique et de la Présidente du conseil d'administration », *Manif d'art 2*, p. 9.
4. Extrait du site Internet.
5. Brochure *Manif d'art 2*, p. 20.
6. Pour en savoir davantage sur l'ensemble des propositions, on consultera le site : [www.meduse.org/manifestation](http://www.meduse.org/manifestation).
7. Communiqué de presse.
8. *Ibid.* Le jury était composé de : Michel Goulet, Sylvie Laliberté, Philippe Falardeau, Johanne Despins et Isabelle Blais. L'adresse du site Internet : [www.artquifaitboum.qc.ca](http://www.artquifaitboum.qc.ca).
9. Brochure *L'Art qui fait Boum !*, p. 6.
10. *Ibid.*, p. 21.
11. *Ibid.*, p. 5.
12. Brochure *Manif d'art 2*, *op. cit.*, p. 8.

NATASHA NIEDERSTRASS,  
*Trois lieux*, 2003.  
Détail. Installation.  
Photo : Guy L'Heureux.

